

## **Journal du Soldat François LORANT ©**

Soldat de la compagnie de soutien du 1<sup>er</sup> Bataillon du Régiment de Marche du Tchad

2<sup>ème</sup> DB Leclerc 1944 - 1947

### **CAMPAGNE de FRANCE 1944-1945**

SAINT-BRIEUC en Bretagne (Côtes-du-Nord) est libérée par les américains au début du mois d'août 1944.

Un grand élan de patriotisme naît dans la population. Pour ma part, j'ai entendu dire que l'on demandait des volontaires pour faire partie de l'armée française de libération dont le bureau de recrutement se trouve à RENNES.

Je décide donc de m'engager et enfourche le vélo à pneus pleins de ma mère et me mets en route vers l'aventure et vers RENNES distante de 90 km.

J'arrive à RENNES et trouve le bureau d'engagement. Après les formalités d'usage mes camarades et moi partons pour la Normandie. C'est à JUILLET que nous allons être incorporés dans une unité de renforts de la Deuxième Division Blindée commandée par le Général LECLERC (2<sup>ème</sup> D.B.).

On nous fournit la tenue américaine composée d'un casque double, de deux tricots, de deux caleçons blindés, d'une tenue de combat, d'une tenue de sortie, d'un imperméable, de souliers montants avec des leggings et d'une demie tente, le tout rangé dans un sac marin.

#### **18 AOUT 1944**

Les combats sont presque terminés en Normandie. PARIS est en pleine émeute. Sur l'insistance du Général de GAULLE, ordre est donné au Général LECLERC de se diriger vers la capitale. Notre bataillon reste dans le secteur et une formation accélérée nous enseigne le maniement des armes, le tir au fusil.

#### **24 AOUT 1944**

La division a libéré PARIS.

Nous la suivons et cantonnons à côté de VERSAILLES puis ensuite près de SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

#### **1<sup>er</sup> SEPTEMBRE-1944**

J'ai l'occasion de visiter PARIS pour la première fois. Je suis émerveillé par une ville qui n'a subi aucun dégât de guerre. Les Parisiens, encore sous le coup de leur libération, ne savent comment nous remercier (je n'y suis pour rien).

#### **SAMEDI 16 SEPTEMBRE 1944**

La division a fait une percée jusqu'aux Vosges. Le bataillon de renfort suit et comble les vides.

#### JEUDI 29 SEPTEMBRE 1944

Arrivée au front à CHENEVILLERES dans les Vosges.  
J'entends le canon pour la première fois.

Je suis affecté sur un **Half-Track**, véhicule blindé à chenilles dénommé (**Marguerite de Cornouaille**), armé d'un mortier de 81 mm et d'une mitrailleuse, composé de l'équipage suivant :

- **Sergent LAURENT**
- **l'Algérien ABOUT**
- **le Libanais SELIM MORADIM**
- **le Caporal VILLA**

On me donne comme arme une carabine. (*Winchester USM1*)

#### SAMEDI 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1944

Tirs de mortiers ennemis sur notre secteur. Des batteries lourdes américaines sont installées aux abords de CHENEVILLERES où nous sommes cantonnés. Vraiment impressionnantes!..

#### DIMANCHE 9 OCTOBRE 1944

Malgré les tirs au canon des allemands sur CHENEVIERES; les habitants sont restés en grande partie dans la localité. Un soldat est tué par un éclat d'obus.

#### JEUDI 12 OCTOBRE 1944

Le fort de MANONVILLERS est pris par un détachement de la division. Bulletin de renseignements qui nous est communiqué.

L'ennemi paraît s'installer solidement sur la ligne des Vosges, les cols sont tenus. Devant nous une unité blindée d'artillerie.

Repli probable des allemands sur la solide ligne des crêtes.

#### SAMEDI 14 OCTOBRE 1944

Départ en patrouille. Il pleut, nous sommes une dizaine. Traversée d'un champ de mines, puis arrivée en vue de l'ennemi. Nous observons sans chercher le contact. Repassons le champ de mines sans dommage. Je m'enlise avec la mitrailleuse que j'ai sur le dos, et par deux fois je m'allonge dans la gadoue. Ce doit être le métier qui rentre.

#### MARDI 17 OCTOBRE 1944

Permission à LUNEVILLE occupé par les américains qui font bien les choses: centre d'accueil avec cigarettes, boissons, gâteaux ...

#### JEUDI 19 OCTOBRE 1944

École de conduite. Les Messerschmits ennemis nous survolent. Riposte de la D.C.A.

Dans la soirée, Alerte!,,, on nous parle d'un lâcher de parachutistes allemands dans le secteur. Je prends position pour la nuit dans le cimetière; c'est plutôt lugubre. Rien à signaler. Le lendemain

on nous informe qu'il y a eu parachutage d'armes dans un camp de prisonniers allemands du côté de NANCY. Les américains se sont vu obligés d'employer la force pour récupérer l'armement.

Octobre, les jours passent... alliés et ennemis maintiennent leurs positions. Nous sommes aux rations américaines : corned-beef, jambon en boîte (appelé bacon), les beans ou cassoulet, oeufs en poudre. Menus peu variés, et tout en boîte. Nous touchons également la Nafy cigarettes (Philip Moriss, Huky, Chesterfield, Old-gold) chocolat, chewing-gum, boissons ( lait en poudre et jus de fruits).

Vendredi, conduite auto. Un obus ennemi éclate tout près. Un éclat me frôle.

Samedi, conduite auto. Je démolis le pignon d'une maison en faisant une marche arrière.

#### MARDI 24 OCTOBRE 1944

Départ de CHENEVIERES. Nous prenons position à HENILFLIN près des lignes ennemies, cantonnons dans une école qui semble intacte, pas pour longtemps. Le soir un obus tombe dans la cour, un autre contre le bâtiment : un tué, un blessé.

#### MERCREDI 25 OCTOBRE 1944

Construction d'un abri pour l'artillerie. Conduite auto. En arrivant au cantonnement, nous recevons des obus ennemis. Je plonge sous une tôle. Un obus démolit le mur devant moi.

#### SAMEDI 28 OCTOBRE 1944

Les artilleurs américains installent des batteries de 155. C'est au tour des allemands de déguster. Le mouchard, autrement dit avion de reconnaissance guide le tir et le fait avec beaucoup de risques, se faufile partout et s'en tire toujours. Le moindre terrain plat lui sert de piste.

#### DIMANCHE 29 OCTOBRE

Messe dans la chapelle de l'école où nous nous trouvons. Je crois me rappeler que le prêtre qui officie va nous suivre en tant qu'aumônier.

#### LUNDI 30 OCTOBRE 1944

Ordre de départ. Les armes sont vérifiées. Demain nous devons attaquer. Toute la journée les 155 ont canardé les lignes ennemies. Nous nous approchons le plus silencieusement possible et passons la nuit en attente.

#### MARDI 31 OCTOBRE 1944

Départ pour l'attaque. Tir des 155, les pièces ennemies ripostent. Nous sommes en vue de l'ennemi, c'est l'enfer... les obus pleuvent, les balles sifflent de partout. Les mortiers sont mis en position de tir. Sans relâche nous canardons les positions allemandes. La position prise nous changeons de secteur. C'est un succès. Nombreux tués côté ennemi. Une cinquantaine de prisonniers à notre actif. Dans le secteur d'AZERÂI, à peine libérée la localité est sous le feu des canons allemands. Quatre localités sont prises. Nous stoppons pour la nuit à MERVILLERS. Quelle journée!..

Toute la nuit les boches nous canardent. Malgré tout nous en profitons pour refaire le plein en essence et en munitions, ravitaillement qui nous est fourni par des 6.M.C. américains, car notre division fait partie de la 3<sup>ème</sup> armée américaine commandée par le Général PATTON.

### MERCREDI 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 1944

Forte gelée matinale. Après l'attaque d'hier, nous nous sommes couchés à même le sol pour prendre un peu de repos, j'ai l'impression d'avoir les pieds gelés.

Les mortiers sont placés en position de tir, nous restons sur place.

Dans la journée combat aérien : un avion allemand est abattu, nous voyons une traînée de fumée qui le suit, puis R.A.S. Pour la nuit, une cave encore occupée la veille par l'ennemi nous permet de prendre un bon repos, et même s'il n'y a pas de chauffage, on trouve l'endroit presque confortable par rapport à la nuit précédente.

### JEUDI 2 NOVEMBRE 1944

De garde de 6 à 8 h. L'ennemi s'est ressaisi et a mis ses batteries en action. Les obus tombent dans notre secteur à tel point que je reste planqué dans un trou tout en surveillant le secteur pendant mon tour de garde.

Vendredi R.A.S. journée plutôt calme.

Samedi, les blindés et l'infanterie américaines nous relèvent. Partons en repos, traversée de BACCARAT puis arrêt à XAFFEVILLERS; petite commune des Vosges. Nous logeons chez l'habitant qui n'a pas l'air de sympathiser outre mesure.

### DIMANCHE 5 NOVEMBRE 1944

Messe à l'église de XAFFEVILLERS et douche. J'en ai grand besoin; jusqu'à présent on se lavait plutôt le bout du nez. lessive des vêtements dans les grandes auges si typiques dans chaque village lorrain.

### MERCREDI 8 NOVEMBRE 1944

Quelques flocons de neige. Un véhicule a mis le feu dans une grange remplie de paille, et naturellement pas de pompiers dans le secteur seulement des bénévoles qui arrivent avec une pompe actionnée à bras. Peine perdue malgré l'aide que nous apportons, le bâtiment sera la proie des flammes.

### LUNDI 13 NOVEMBRE 1944

Préparatifs de départ.

### JEUDI 16 NOVEMBRE 1944

Nous partons à l'attaque. L'ennemi fait un tir de barrage; il nous faut passer l'endroit critique entre deux salves d'obus. Nous prenons GELACOURT. Les messerschmits mitraillent la route là où se trouve une grosse concentration de blindés.

### DIMANCHE 19 NOVEMBRE 1944

Départ de GELACOURT. Mous passons la nuit dans l'half-track.

### MARDI 20 NOVEMBRE 1944

Nous attaquons avec succès plusieurs localités; c'est une poussée irrésistible, l'infanterie américaine est de la partie. Toute la journée la bataille fait rage.

### MARDI 21 NOVEMBRE 1944

Nous poursuivons notre avance et prenons SAINT JEAN. A peine installés, nous sommes la cible des blindés américains qui n'avaient pas été prévenus de la prise de la localité. Le commandement tire bien vite des fusées pour situer notre présence. Nous allons passer la soirée et la nuit ensemble pour la première fois. Je revois encore ce « gus » préparer sa tambouille, un mélange de poudre d'oeufs, de lait en poudre, du bacon, un verre d'eau, le tout chauffé dans une poêle avec une lampe à souder. A la guerre comme à la guerre.

### JEUDI 23 NOVEMBRE 1944

Repartons à l'attaque, les allemands sont solidement retranchés. Nous les bousculons une nouvelle fois. Ils sont pris à leur propre piège dans les tranchées qu'ils avaient creusées devant MITTELHAUSEN.

Les nôtres bondissent des blindés prêter main-forte aux fantassins qui délogent les allemands embusqués dans les tranchées. Pour ma part je reste à la mitrailleuse. Nous faisons six cents prisonniers. Le secteur des Vosges est libéré. Reste l'Alsace.

### VENDREDI 24 NOVEMBRE 1944

Traversons SAVERNE et fonçons en direction de STRASBOURG. A vingt kilomètres de la capitale d'Alsace, la colonne est stoppée. Le terrain est plus plat que dans les Vosges. Il se trouve toutefois un monticule sur notre gauche et c'est de là que va venir le danger. Un panzer ennemi pointe son canon à flanc de coteau. Nous sommes de belles cibles pour lui. Nos chars sont en tête, d'ailleurs ce serait difficile pour eux de percer le blindage d'un panzer presque invulnérable de face.

Un premier tir ennemi. Nous avons vu la flamme sortir de la gueule du canon : c'est heureusement un coup trop long. Apparemment c'est le blindé devant nous qui est visé. Un deuxième coup, trop court celui-là. Attention au troisième, En effet, il fait mouche. L'half-track qui nous précède saute. Le panzer disparaît.

A ce moment l'infanterie ennemie progresse dans notre direction. Notre section de mortiers est rapidement mise en batterie, et nous faisons un sérieux tir de barrage. La colonne a poursuivi son avance, si bien que nous restons seuls. Le panzer allemand se pointe à nouveau à flanc de coteau. J'ai comme l'impression que ça va être notre fête avec enterrement de première classe. Un obus tombe tout près de nous. Nous démarrons en catastrophe. Ouf!... il était temps, l'obus suivant qui nous était destiné rate sa cible.

Nous nous replions dans un village qui va d'ailleurs être pris sous le feu ennemi, puis départ vers STRASBOURG, où nous arrivons le soir vers 10 heures. La ville a été libérée; l'ennemi a repassé le RHIN par le pont de KEHL, suivi de près par nos blindés qui pensaient faire une tête de pont

côté allemand. Ordre leur est donné de revenir sur STRASBOURG. Il était temps, l'ennemi s'étant ressaisi fait un violent tir de barrage.

STRASBOURG libéré est en liesse. Quant à nous, nous sommes saufs mais harassés de fatigue.

#### LUNDI 25 NOVEMBRE 1944

Dans la nuit, l'ennemi a canardé la ville. Notre section est chargée de la garde d'une cave de 500.000 litres de vins fins destinés aux allemands. Le caviste nous fait goûter à pas mal de fûts, si bien que le soir ça tanguer ferme à notre section de la C.A (Compagnie d'accompagnement et de soutien). Nous sommes saouls comme des cochons.

#### DIMANCHE 26 NOVEMBRE 1944

Grande prise d'armes sur la place Kléber. Le général LECLERC a rédigé un ordre du jour, dont voici le texte :

« Officiers, sous-officiers et hommes de troupe de la 2<sup>ème</sup> D.B., en cinq jours vous avez traversé les Vosges malgré les défenses ennemies et libéré STRASBOURG.

Le serment de KOUFRA est tenu.

Vous avez infligé à l'ennemi des pertes sévères, fait plus de neuf mille prisonniers; détruit un matériel considérable et désorganisé le dispositif allemand. Enfin et surtout vous avez chassé l'envahisseur de la capitale de notre Alsace, rendant ainsi à la FRANCE et à son armée son prestige d'hier.

Au nom du Général DE GAULLE et de la FRANCE, je vous remercie.

**Nos camarades tombés sont morts en héros. Honorons leur mémoire. »**

Après la prise d'armes, défilé de la division dans les rues de STRASBOURG. Une foule nombreuse nous acclame.

#### LUNDI 27 NOVEMBRE 1944

Nous avons quitté notre cave de vins fins. Sommes de garde à la prison de STRASBOURG. Beaucoup de femmes, collabos pour la plupart, y sont incarcérées.

Avec un copain, nous avons trouvé l'accueil dans une famille alsacienne, les SCHRANKENMULLER. J'ai gardé un bon souvenir de leur fille Simone qui me fait visiter la ville, dont la magnifique cathédrale au sommet de laquelle flotte à présent le drapeau français.

STRASBOURG est libre, reste cependant une grande partie de l'Alsace qui est encore sous le joug ennemi. Notre objectif va être de faire la jonction avec la première armée française du général DE LATTRE, qui, ayant libéré le Sud approche de COLMAR. La tâche n'est pas si simple, surtout à cause des ponts détruits sur les nombreuses rivières qui sillonnent le pays.

Le génie est soumis à une rude épreuve, travaillant sous les tirs de barrage de l'ennemi. Tirs de schrapnels aussi, qui explosent au dessus de nous alors que nous avançons vers MOLSHEIM.

Une tragédie due à une certaine imprudence se produit. Un char Sherman placé un peu en contrebas de la route tire sur les positions ennemies. Il prend la route en enfilade, si bien qu'il nous faut le passer entre deux tirs. Nous passons bien, mais hélas l'half-track qui nous suivait à moins de chance. Il reçoit de plein fouet le projectile destiné aux allemands. Quel carnage!..

Nous progressons, sommes à 25 km de STRASBOURG. MOLSHEIM et BENFELD sont libérés.

### MARDI 29 NOVEMBRE 1944

Passons une nuit glaciale dans l'half-track. mes pieds sont plus qu'à moitié gelés. J'ai l'impression que mes dents se déchaussent. Quelle vie de bagnards!..

### JEUDI 30 NOVEMBRE 1944

Avançons toujours. \$RAFF est pris dans l'après-midi. Un pont coupé à la sortie de la ville stoppe notre colonne. Nous prenons position dans une cour de ferme. L'half-track s'embourbe; deux gars vont chercher des fagots qui se trouvent à proximité. L'ennemi fait un tir de barrage qui va leur être fatal. Un obus les fauche, l'un est tué, l'autre sérieusement blessé. Nous les mettons à l'abri en attendant l'ambulance. Toute la nuit, tirs de part et d'autre.

### VENDREDI 31 NOVEMBRE 1944

Partons à l'attaque. L'artillerie ennemie pilonne la route. Trois panzers sont mis hors de combat ainsi que sept voitures blindées. Le bataillon fait de nombreux prisonniers.

Un éclat d'obus a perforé le radiateur de l'half-track; nous sommes contraints d'aller faire la réparation à STRASBOURG. Je retourne avec plaisir dans notre famille d'accueil, les SCHRANKERMULLER.

La réparation terminée nous rejoignons notre unité qui se trouve à HAUBENHEIM. Suis affecté sur l'half-track de commandement.

### MARDI 5 DECEMBRE 1944

Le génie s'active à réparer un pont mis à mal par les allemands pour nous permettre de continuer l'avance en direction du RHIN.

Nous arrivons à RHINAU, accueillis par la population. L'ennemi est passé de l'autre côté du Rhin qui se trouve tout près. Le curé s'avance vers nous avec des bouteilles plein les bras. Il pleure d'émotion.

Nous logeons et mangeons chez l'habitant resté dans la commune, pas pour longtemps d'ailleurs... C'est à RHINAU que j'aurais mangé la meilleure choucroute faite avec des produits maison.

La plupart des familles vit dans une exploitation agricole, polyculture mais également culture du tabac dont on voit les feuilles enfilées qui séchent sous les hangars. Les maisons sont coquettes avec bien sûr le fameux poêle qui trône au centre de la pièce principale.

Nous passons les premiers jours sans problème majeur face à l'allemand qui semble se fortifier jour et nuit. La ville de KAPPEL se trouve de l'autre côté. Les nôtres peuvent l'observer du haut du clocher de RHINAU. C'est un observatoire trop bien situé sans doute, puisqu'un beau matin, l'artillerie ennemie s'en occupe et l'endommage sérieusement d'une trentaine d'obus bien placés. Nous ripostons au mortier. Peu après le tir ennemi reprend jusqu'à la démolition du clocher. Pauvre curé!...

### SAMEDI 9 DECEMBRE 1944

La commune pavoise. On nous annonce qu'HITLER a été tué au cours d'un attentat. C'est malheureusement une fausse nouvelle.

## LUNDI 11 DECEMBRE 1944

Tirs de mitrailleuses ennemies qui balaient RHINAU.

## MERCREDI 13 DECEMBRE 1944

Epidémie de gale. Je n'y coupe pas, il faut dire que vu le froid, on a tendance à se laver au minimum. Une bonne pommade et il n'en sera plus question.

## SAMEDI 16 DECEMBRE 1944

Nous logeons à présent chez le maire de la commune. Le secteur paraît calme. C'est un calme qui précède la tempête. Tout à coup nous entendons comme un beuglement de vache.

Presqu'aussitôt une série de fortes déflagrations. Le tir ennemi dure un moment, le temps de réaliser ce qui arrivait: maisons soufflées, même des charrettes projetées sur le toit des maisons qui sont restées debout. Nous allons vite savoir ce qui a pu provoquer une telle hécatombe. Il s'agit de mortiers de gros calibres lancés à partir de tubes superposés :

obus soufflants de surcroît. J'aide un copain à mettre à l'abri la fille de notre hôte, blessée à la jambe.

La population fuit RHINAU. Pour plus de sûreté nous cantonnons dans les caves des maisons. C'est bientôt Noël. Il fait froid, les habitants de RHINAU n'ont pas pu emmener tout leur cheptel, si bien que la nuit il arrive de tuer une vache pensant avoir affaire à l'ennemi.

## 22 DECEMBRE 1944

L'aviation allemande a lancé des tracts sur la localité, ainsi libellés :

« Français vous êtes à la veille d'une contre attaque. Rendez-vous en arborant un drapeau blanc »

Nous apprenons par la suite que RHINAU a bien été repris par l'ennemi.

## 25 DECEMBRE 1944

C'est Noël! Nous sommes toujours à RHINAU. Cette nuit les nôtres ont tiré sur KAPPEL. Côté allemand, aucune réaction. Nous avons réussi à faire un petit réveillon dans une cave entre deux tours de garde. C'est le premier Noël de guerre. J'aurais l'occasion d'en passer deux autres dans des conditions analogues.

Quelques jours plus tard, nous sommes relevés par un détachement de la 1<sup>ère</sup> D.F.L. DE LATTRE qui a fait la jonction avec la 2<sup>ème</sup> D.B.

Nous partons en direction de BITCHE, avec pour mission de renforcer une position américaine. C'est au moment de l'offensive allemande sur les Ardennes, qui a enfoncé les premières lignes alliées.

Nous allons passer une partie du mois de janvier dans la neige, puis départ vers le sud. Nous quittons provisoirement la 3<sup>ème</sup> armée de PATTON pour fusionner avec la 1<sup>ère</sup> armée française, avec, comme objectif, reprendre le terrain reconquis par l'ennemi dans le sud de STRASBOURG.

Nous sommes en février. Neige et glace dans la région. Nous cantonnons à SAND, rejoints par un bataillon de goumiers marocains, ça sent la bagarre...

La veille de l'attaque, je suis chargé d'envoyer un pli dans un autre poste, il fait nuit. Je suis

intercepté par une patrouille de goumiers qui me demande le mot de passe. Hélas je ne me rappelle plus. Un goumier me pointe son sabre sur la poitrine. J'ai bien du mal à lui faire comprendre que je suis en mission. Enfin on me laisse passer.

Le lendemain matin, de bonne heure, départ pour l'attaque.

L'infanterie marocaine en fait partie. Les conditions atmosphériques sont défavorables.

Le sol est glacé, ce qui fait patiner les véhicules. Les ponts sont coupés. C'est un échec complet. Beaucoup de casse chez les goumiers. Nous partons en repos à ANDLAU, région d'Alsace magnifique située à flanc de coteau. Nous logeons chez l'habitant. La vie est belle ...

### MARS 1945.

Nous rejoignons plus au Nord la 3<sup>ème</sup> armée de PATTON.

### AVRIL 1945.

Nous descendons en repos dans le centre de la France.

Nous allons en direction de LOCHES en Touraine, dans une petite commune dénommée LOCHET SUR INDROIS.

Nous logeons chez l'habitant, et dormons dans de vrais lits.

Repos bien mérité. Notre hôte est vigneron. Sa femme est couturière et emploie deux ou trois jeunes filles fort sympathiques.

Une rivière passe tout près. Je profite de pêcher à la grenade et je chasse dans les taillis avec le fusil du patron.

Une fois le temps, nous montons la garde au château de MONTRESOR, tout près de LOCHET.

Fin avril, nous embarquons les blindés sur des wagons en direction de l'Est de la France, BITCHVILLERS.

## **CAMPAGNE d'ALLEMAGNE 1945**

### 27 AVRIL 1945

Nous passons le RHIN sur un pont de bateaux et foulons pour la première fois le sol allemand. Nous fonçons en direction de l'Autriche, et traversons des villes dont les ruines sont encore fumantes, témoins de la violence des bombardements américains. L'ennemi se rend, c'est la débâcle comparable à celle de chez nous en 1940. Nous passons le Danube par un temps superbe.

### 4 MAI 1945

Nous roulons de nuit et arrivons à BERGEN au pied des montagnes.

Nous avons l'occasion de voir un hôpital de S.S.

## 6 MAI 1945

Arrivée à BERCHTESGADEN, là où se trouve le nid d'aigle d'HITLER. Le rapace ne s'y trouve pas. Région superbe, le coin de paradis du Fürher. De nombreuses et luxueuses villas sont parsemées dans la campagne.

## 8 MAI 1945

Cessation des hostilités.

C'est le délire. L'Autrichien participe à notre joie. En guise de feu d'artifice nous tirons des salves.

De la cave d'HITLER, je ramène 7 bouteilles de liqueur d'anisette, qui seront, par la suite débouchées en famille dans les grandes occasions.

Nous avons libéré des prisonniers français, dont l'un d'eux a sa famille à quelques kilomètres de LANGUEUX à GAUSSON.

Je lui confie une lettre pour remettre à ma famille.

J'ai été déçu lorsque l'on m'a dit qu'il l'avait postée de chez lui. J'aurais été heureux de le revoir par la suite. Hélas non.

Nous cantonnons pas loin de BERCHTESGADEN.

Les Autrichiens ont tourné leur veste et se montrent anti-nazi. Nous logeons et prenons nos repas chez l'habitant pendant une bonne quinzaine de jours dans la localité de REICHLING.

## 22 MAI 1945

Départ pour la France. Nous nous arrêtons près d'un barrage. Il fait beau.

J'ai envie de prendre un bain, tout juste faire trempette. Je m'avance dans l'eau un peu fraîche.

La pente est douce. Tout à coup c'est l'à-pic.

J'ai à peine le temps de réaliser que je suis déjà descendu de plusieurs mètres.

Un sursaut d'énergie me fait revenir en surface, moi qui sais à peine nager.

Heureusement une main tendue me permet de sortir de ce mauvais pas. Ouf!... j'ai eu chaud.

Nous passons SALZBOURG la patrie de MOZART, STUTGART, KARLSRUHE et enfin le pont de KHEL qui nous conduit à STRASBOURG.

J'ai le temps de rendre visite à la famille Schrankenmüller, puis embarquement des véhicules sur des wagons. Nous rejoignons MELUN par la voie ferrée. Ensuite direction NOGENT-SUR-SEINE.

Nous avons droit pour quelque temps à la popote française.

C'est l'adieu à la 3<sup>ème</sup> armée américaine et à son général PATTON.

## 12 JUIN 1945

C'est un jour mémorable pour moi : j'ai 20 ans.

## 18 JUIN 1945

Direction PARIS, la division est au grand complet.

Nous sommes arrivés assez tôt le matin pour le défilé grandiose des armées françaises de

libération.

Notre section a pour mission de présenter les armes devant la tribune officielle tout près de l'obélisque.

La foule arrive,- des parisiens par milliers.

Les belvédères, les arbres sont envahis par des grappes humaines.

C'est le moment de la prise d'armes.

Le général DE GAULLE arrive. A ses côtés le sultan du MAROC et son fils, les généraux et personnalités.

C'est la remise des décorations. La plus importante est celle de « COMPAGNON DE LA LIBERATION ».

Nous présentons les armes, le général DE GAULLE se lève et remet les médailles. Moment très émouvant.

« Nous Général de GAULLE, au nom de la France et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, vous faisons Compagnon de la Libération ».

Ensuite c'est la présentation des drapeaux des diverses unités et la remise des fourragères.

Puis vient le défilé des armées de libération précédé de la garde républicaine.

Nos unités défilent ainsi que la 1<sup>ère</sup> armée sous les acclamations de la foule.

L'aviation aussi est de la fête, le ballet aérien ajoute à la grandeur de cette mémorable journée.

Chacun de nous qui a participé à la libération de STRASBOURG reçoit la « Presidential Unit Citation américaine ».

## 22 JUIN 1945

FONTAINEBLEAU. La division fait un adieu émouvant au général LECLERC, et le général DIO en prend le commandement.

## 28 JUIN 1945

On demande des volontaires pour la campagne d'Extrême-Orient.

Les Japonais sont toujours en guerre et occupent le sud de l'Indochine. Une autre aventure va commencer pour moi.

En attendant permission de détente que je vais passer dans ma famille. A deux, nous montons à PARIS, et sommes pris en charge par un camionneur. Il fait nuit lorsque nous y arrivons. Quatre chaises à la terrasse d'un café nous servent de lit, si bien, qu'au petit matin, c'est un agent de ville qui vient bien gentiment faire le réveil. Du 10 juillet au 5 août, je suis avec les planqués de LANGUEUX.

## 23 AOUT 1945

Notre régiment, anciennement 1<sup>er</sup> régiment de marche du Tchad, devient le 4<sup>ème</sup> R.M.T. Mon **Half-Track** qui avait été baptisé « **Marguerite de Cornouaille** » devient « **Garatuila** », avec « mézigue » comme chauffeur.

## 27 AOUT 1945

Départ pour Marseille. Nous sommes acheminés avec nos véhicules sur des wagons plate-forme. C'est heureux que nous soyons à la belle saison.

Arrivée à Marseille. Le camp Saint-Pierre nous accueille en attendant la grande aventure. Nous visitons la ville, la cannebière, le port et ses paquebots; du jamais vu pour moi. Dix jours d'attente. Nous faisons les piqûres d'usage, je suis d'ailleurs assez incommodé par le vaccin contre la fièvre jaune.

#### 10 SEPTEMBRE 1945

Embarquement avec armes et bagages sur le cargo « Ville de Strasbourg », un nom évocateur pour moi.

Le rafiote n'est plus tout neuf.

Toilettes et douches ont été aménagées sommairement sur le pont. Pas de canot de sauvetage, tout juste de vagues radeaux de bois empilés sur le pont.

Les dockers sont hostiles envers nous.

Je les soupçonne d'avoir dévié un mât de charge de façon à balancer un blindé contre la coque du bateau lors du chargement.

Le « Ville de Strasbourg » a fait son plein d'hommes et de matériel. Les amarres sont larguées, et en route vers le grand large.

### **Groupement MASSU - Indochine 1945-1946 (47)**

#### **IV/R.M.T**

Nous longeons la Corse et la Sardaigne.

Le volcan Stromboli que nous passons de nuit est impressionnant.

Une lueur rougeâtre se dégage de son cratère.

Nous arrivons à PORT SAID.

A l'entrée du canal de Suez, nous pouvons voir la statue de Ferdinand de Lesseps, cet ingénieur français qui a mis sur pied le creusement du canal.

Nous descendons à terre. Je suis ébloui par ce nouveau monde.

On est en plein exotisme : Arabes en robes bariolées grouillent parmi les souks bien garnis.

On sent une grande activité commerciale, même les bambins qui effrontément nous accostent avec leurs boîtes à cirage « ciré souli moussé »!

Si nous refusons, ils crachent sur nos chaussures.

Et les marchands de journaux qui n'ont pas leurs pareils pour nous faucher notre stylo.

Quel contraste avec notre Europe !

A certaines heures du jour, il y a aussi, la foule en prière agenouillée, le visage tourné vers la

Mecque, ville sainte des musulmans. J'achète des bananes et des dattes.

Retour à bord d'où nous allons assister à un spectacle d'un autre âge, le remplissage des soutes. Des péniches pleines de charbon accostent le bateau. Les écoutilles des soutes sont ouvertes; le navire et la péniche sont reliés par deux planches qui ont une inclinaison assez importante. Toute la nuit ce sera un va-et-vient de coolies, un panier de charbon sur le dos, montant par une planche et revenant à la péniche par l'autre. Ils sont encouragés dans leur dur labeur par le chant d'un musulman qui débite des versets du Coran. On a l'impression de faire un bond en arrière du temps de la construction des pyramides.

Un boulet vient à tomber à l'eau. Il se trouve deux ou trois égyptiens qui plongent pour le récupérer.

Passage du canal, c'est vite le désert puis la mer rouge. Il fait une chaleur étouffante. Une toile est placée au dessus du pont pour nous protéger des rayons brûlants du soleil. Tout à coup, comme un mirage, un oasis avec son bouquet de palmiers. C'est ISMAILIA, puis à nouveau la mer rouge et encore le désert. Parfois nous voyons passer une caravane de chameaux qui rompt la monotonie du paysage.

Nous apercevons à notre gauche le mont Sinaï.

Enfin DJIBOUTI, territoire français à l'extrémité de la mer rouge.

De l'autre côté, c'est ADEN territoire anglais.

Nous accostons, n'ayant cependant pas l'autorisation de mettre pied à terre.

DJIBOUTI ressemble plutôt à une grosse bourgade qu'à une capitale : larges rues avec quelques maisons» des arbres rachitiques. A part sa situation stratégique, rien de particulier.

Nous gagnons l'océan indien. La traversée va être longue, notre cargo n'étant pas très rapide. De magnifiques couchers de soleil et des bandes de poissons volants sont notre seule distraction. Il fait si chaud qu'il ne nous est pas possible de dormir dans les cales, aménagées en dortoir avec lits de camps superposés.

Ici et là des bandes de marsouins. Un requin s'est collé au bateau et se nourrit à bon compte des déchets qui tombent à l'eau. Des déchets il y en a car notre nourriture est infecte : riz et viande avariée au menu. Le boulanger du bord nous propose des petits pains, moyennant finance.

Nous arrivons enfin à CEYLAN, qui, après le désert africain et cette immensité d'eau nous semble un vrai paradis.

D'énormes rouleaux déferlent sur la cote bordée de cocotiers. Nous accostons dans le port de COLOMBO parmi les nombreux bateaux qui s'y trouvent. Tandis que nous embarquons vivres et charbon, nous pouvons descendre à terre. La population indienne nous semble sympathique. COLOMBO est encore différente des autres villes vues jusqu'ici : nonchalance des hindous, vaches qui déambulent dans les rues.

Nous avons échangé à bord de l'argent français contre la roupie, monnaie du pays. Avec un copain, nous nous offrons un vrai repas dans un restaurant. Menu spécial il est vrai. Viande accompagnée de patate douce, pain brioché. En comparaison de la popote du bord, nous apprécions.

Ensuite, retour au port d'où nous voyons arriver des bateaux de la marine française : le croiseur Suffren, les avisos Gazelle et Anamite. Puis c'est le départ en direction de SINGAPOUR. A l'approche de cette ville, dans le détroit de MALACCA, nous longeons de nombreux atolls plantés de cocotiers, c'est superbe.

Ravitaillement à SINGAPOUR. La prochaine escale sera SAIGON. Nous passons à 1 degré 5 de l'équateur. Après quarante jours de traversée nous sommes en vue du cap SAINT JACQUES, pointe avancée de l'Indochine.

Le cuirassé Richelieu nous a devancé, et nous pouvons l'apercevoir au mouillage au large du cap. Le bateau emprunte un des bras du MEKONG pour se rendre à SAIGON. Les berges du fleuve sont garnies de palétuviers aux branches qui retombent dans l'eau. Nous essayons quelques coups de feu, ce qui nous permet de juger que nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser. Nous descendons à terre et traversons la ville en colonne, direction le camp DROUET.

Demain, nous débarquerons le matériel. Nous arrivons au camp DROUBT. Tous les bâtiments sont sur pilotis. Notre effectif est d'environ huit cents. Pour la première fois, montage de la moustiquaire. Ce n'est pas facile car nous couchons à même le sol. La nuit tombe tôt et vite sous les tropiques. Des papillons énormes nous frôlent puis c'est la ronde des moustiques. Gare à celui qui n'a pas su se protéger comme il faut. Ces sales bestioles nous tombent dessus en piqué. Je ne suis vu avoir la figure enflée à cause des piqûres de moustiques.

## 21 OCTOBRE 1945

Débarquement du matériel. Nous traversons la rue Catinat, endroit chic de SAIGON. L'Indochinois est plutôt de taille moyenne. Les femmes ont pour tenue la tunique fendue et le fameux quéquane. Ils paraissent indifférents à notre présence.

SAIGON où se trouve le quartier français a une jumelle CHOLON, ville chinoise avec ses tripots, son trafic clandestin. C'est la ville des jeux d'argent.

Un bataillon de gurkas (soldats indiens) commandé par des officiers anglais occupe le sud de l'Indochine. Il a pour mission de désarmer les japonais qui occupent toute la partie sud. Ces japonais cohabitaient avec les soldats français jusqu'au jour tragique du 9 Mars 1945. Dans la nuit l'armée japonaise a pris position autour des cantonnements français. C'est l'assaut. Les français ripostent, mais submergés par le nombre ils se rendent. Beaucoup sont massacrés, souvent à coups de sabre.

Bon nombre d'entre nous ne pardonnerons pas aux japs une telle boucherie.

Parlons un peu de la Cochinchine : C'est un pays assez plat. Le Mékong y forme un important delta très propice à la culture du riz. Il y a aussi d'importantes plantations d'Hévéas ou arbres À caoutchouc. Des fruits aussi, bananes, ananas, mangues, papayes, pamplemousses, sans oublier les noix de coco.

### 22 OCTOBRE 1945

Je suis de garde à l'entrée du camp Drouet. Il fait nuit, une nuit mystérieuse. Dans le lointain on entend le tam-tam des viets envoyant un message... Une grenade explose quelque part. Les crapauds buffles se mêlent au tapage nocturne, et aussi ces maudits moustiques qui s'acharnent contre nous.

### 23 OCTOBRE 1945

Nous sommes arrivés depuis trois jours au camp DROUET. Nous avons entreposé une partie de nos munitions sous des baraquements à pilotis. Il fait nuit, je suis de garde à l'entrée du camp. Les copains jouent aux cartes. Faute d'électricité, ils s'éclairent à l'aide d'un bout de mèche qui sort d'un pot à essence et qui donne une vague lueur fumante. L'un deux, malencontreusement renverse le récipient et l'essence se renverse sur le plancher qui prend feu immédiatement. Un copain, croyant faire pour le mieux, jette un seau d'eau pour éteindre ce début d'incendie, il fait pire que bien. Le bâtiment est vite la proie des flammes. Par comble de malchance, les munitions entreposées sous le plancher commencent à exploser, c'est un vrai feu d'artifice.

Une compagnie de Gurkas hindous croyant à une attaque des viets, arrive en trombe. Je les rassure. Tout n'a pu être sauvé et j'ai perdu une partie de mon paquetage dans l'incendie de ce bâtiment.

### 25 OCTOBRE 1945

Nous partons en opération. Je conduis l'half-track « Garatuila » qui remorque un caisson de munitions. But de cette opération: déloger les viets communistes qui encerclent la ville. L'opération conjuguée par terre et rivière, doit nous permettre d'atteindre MYTHQ. Les fusiliers marins, prennent la voie fluviale avec leur L.C.M. par un arroyo qui passe dans cette ville.

De très nombreuses coupures de routes et embuscades de toutes sortes retardent notre avance. Nous passons de nombreux postes japonais. A notre passage, ils présentent les armes.

N'empêche que quelques centaines de mètres plus loin, nous les soupçonnons de nous avoir tendu une embuscade. Un officier est tué.

Nous passons la nuit sur la route, au petit matin, alors que je prends un petit déjeuner sommaire, les généraux LECLERC et HASSU , près de moi, tirent des plans sur la carte du secteur de MYTHO. Après deux jours de ponts coupés et routes barrées nous arrivons à MYTHO. Les japs s'y trouvent. De leur côté les fusiliers marins nous ont rejoints, et comme nous, ont essuyé le feu des viets.

La tactique du Viet-Minh est la suivante ; barrage de route avec des arbres coupés, des snipers qui vous tirent dessus ou qui vous lâchent des bombes artisanales sur les véhicules qui tentent de passer, et aussi l'arbalète.

Le tireur est caché dans une rizière en bordure de route et est invisible. Il respire à l'aide d'un tube en bambou, et au bon moment sort de l'eau et nous envoie des flèches au moyen de l'arbalète. Ce moyen de combattre paraît dérisoire, et pourtant j'ai bien failli en être victime, la flèche n'étant passée devant le nez. Une autre s'est plantée dans un sac marin.

La population de MYTHO sympathise avec nous. C'est bon signe. Nous mangeons à gogo bananes et ananas.

### 29 OCTOBRE 1945

Tirs Viets de l'autre côté du fleuve. Notre voiture blindée part en patrouille. Nous prenons un Viet et l'emmenons prisonnier, il tente de s'enfuir. Malheureusement pour lui, il n'ira pas bien loin.

### 30 OCTOBRE 1945

Nous sommes relevés par un détachement d'infanterie et nous revenons au camp Drouet. Nous avons un peu plus de contact avec la population cochinchinoise.

Pour une piastre, un pousse-pousse nous conduit à l'artère principale de SAIGON, la rue Câlinât, qui regorge de richesses, des bijoux de jade, d'argent ou d'or rouge aux défenses d'éléphants superbement sculptées.

Des marchands ambulants de toutes sortes, en commençant par les marchands de soupe qui promènent leurs carrioles à bras. Il y a aussi ces congaias qui arrivent de la campagne avec, sur l'épaule un balancier, supportant de chaque bout des paniers de bambous lourdement chargés de fruits et de légumes. D'autres, avec ces mêmes balanciers , transportent dans de grands seaux de bois l'eau qu'ils puisent aux pompes installées un peu partout. Il y a aussi des voitures tirées par des petits chevaux, et servant souvent de transports en commun. Elles font concurrence aux vieux autocars brinquebalants bondés, avec même des passagers sur le toit.

Richesse et pauvreté se côtoient. Femmes du monde, hautaines, avec leurs tuniques et quéquanes rutilants, et à côté une nhaqué qui vit d'un bol de riz, coiffée d'un turban ou un chapeau chinois sur la tête, les dents laquées en noir, mâchonnant du bétel.

Début novembre : Départ en opération. Objectif TAY-NIHH. Nous traversons des terres rouges, soulevant un épais nuage de poussière. C'est le secteur des plantations d'Hévéas. Les Viets ont d'ailleurs mis le feu aux stocks de latex entreposés. Une épaisse fumée noire s'en dégage.

Nombreuses embuscades sur cette route de TAY-NINH : arbres couchés, snippers dans les arbres, Viets planqués sous l'eau. Un sérieux accrochage en forêt provoque la mort de quinze des nôtres, dont HADOZ et PARMENTIER. L'embuscade se produit souvent peu après le passage d'un campement japonais, comme sur la route de HYTKO. Le commandant PODEUR est blessé. Il se rétablira assez vite, et c'est de lui qu'il sera question lors de notre aventure en baie d'ALONG. TAY-HINH n'est plus très loin, lorsque tout à coup, le moteur de mon half-track se met à tousser, c'est la panne. La colonne passe. Pas de dépanneur en vue. Je soulève le lourd capot blindé et tâtonne un peu partout. Pendant ce temps, les Viets, qui n'étaient pas loin, reviennent à la charge. Heureusement, nous nous trouvons dans un endroit dépourvu d'arbres. Nous échangeons des coups de feu. Notre mitrailleuse entre action: un sniper tombe d'un arbre. Je réussis tant bien que mal à repartir et, moteur toussotant, nous arrivons le soir à TAY-NINH.

Je suis fourbu, et pourtant» comme les copains, je serais de garde deux heures cette nuit. Le lendemain je conduis mon Half-track au camion dépanneur. Rien de grave, le fil de la bobine étant sectionné causait un mauvais allumage,

Nous faisons connaissance avec la ville située non loin du CAMBODGE.

Dans un secteur de TAY-NINH, se trouve un hôpital de lépreux. L'éclairage de la ville est assuré par une loco qui entraîne une génératrice. Je pense qu'il en est ainsi dans beaucoup de petites villes cochinchinoises.

Ici nous prenons le temps de nous faire un peu de popote : riz au gras et surtout du poulet. Cela nous change des conserves anglaises, qui, depuis que nous sommes en Indochine, ont remplacé la bouffe américaine. Comme boisson, thé ou café.

Quelquefois nous buvons un coup de tafia, alcool de canne à sucre, ( on en voit quelques champs dans le secteur).

Quelle végétation!. , . la région m'enchant, mais je n'ai guère le temps d'apprécier, puisque deux jours après notre arrivée à TAY-NINH, nous partons en opération en direction de LQC-NINH et du pays Mol.

Des arbres abattus nous barrent la route. C'est l'embuscade. Nous commençons à connaître les ruses des Viets. Nous sommes en pleine forêt vierge. A un barrage obstrué par la chute d'un arbre, il nous est impossible de contourner l'obstacle, aussi, je prends la hache que nous avons à bord, et commence à débiter le tronc, lorsqu'un japonais s'avance sabre à la main. Que veut-il ?

Tout simplement m'aider. Hoi, à grands coups de hache, lui à grands coups de sabre, avons vite fait de dégager l'obstacle. Cela me remet en mémoire la date du 9 Mars 1945. Ce jour là les japonais ont massacré un bon nombre de français avec leurs sabres.

Aujourd'hui, la confrontation n'a pas eu lieu. Qui de nous deux aurait eu le dessus?...Allez donc savoir...

Nous arrivons à CHON-THAN. Les japonais sont en poste dans la ville. Un singe récupéré, fait partie de notre équipe. Pas pour longtemps. Il nous fait pas mal de dégâts. Nous sommes obligés de le renvoyer dans les bois avec ses congénères.

Je suis mal en point après une dure journée. Une crise de paludisme me prend s tremblements, sueurs froides. Je claque des dents. Je serai exempté de garde cette nuit. Le lendemain matin» c'est fini. Je retrouve la forme. Je fais quelques pas dans le bois, accroupi tranquillement, occupé à satisfaire un certain besoin, quand un animal, de taille impressionnante, s'approche de moi. Il a des cornes d'un mètre de long. Est-ce un buffle domestique ou un gaure sauvage ? N'étant pas armé, je ne lui ai pas posé la question.

La journée passe, nous restons en position. Tard dans la nuit, je suis de garde sur l'half-track. J'entends un roulement dans le lointain. Ce n'est pas le tam-tam. Le bruit se rapproche, sans pouvoir définir la provenance. Je pense aux Viets, et réveille les copains, nous tendons une embuscade. Au dernier moment, j'allume le projecteur que j'avais installé sur l'half-track. Surprise... c'était tout simplement une famille de Nahqué qui changeait de secteur. Le bruit entendu provenait de la charrette transportant leur mobilier.

Dans la journée, nous sommes relevés par l'infanterie, et retour vers Saigon. En cours de route, nous nous en apercevons d'ailleurs un peu tard, qu'un pneu du caisson à munitions que j'ai en remorque, commence à f1amber. Il a été sans doute crevé par une balle. Le temps de changer de roue, la colonne est déjà loin, si bien, qu'une fois de plus, nous nous retrouvons seuls sur la route qui nous conduit au camp Drouet. Cette fois, tout se passe bien.

Quelques jours de repos au camp Drouet. Nous en profitons pour dépenser le peu de piastres que nous possédons dans les boîtes de Saigon.

Je pars un jour en Jeep accompagner le Général MASSU, qui se rend dans le quartier chinois à CHOLON. La ville n'a pas très bonne réputation. Nous ouvrons l'œil, prêts à intervenir, un doigt sur la détente de notre arme.

## DECEMBRE 1945

Accident stupide. Je reviens à pied de Saigon avec un copain. Un Dodge s'arrête pour nous prendre» et c'est en montant dans le véhicule que je ne fais une luxation du genou. Celui-ci, très

rapidement ne fait atrocement souffrir. Ha jambe enfle. On m'envoie à l'hôpital Grall qui se trouve à CHOLON. On ne plâtre depuis le haut de la cuisse jusqu'au pied. Je suis dans une grande salle commune. Ha luxation est peu de chose à côté de ce que je vois autour de moi. Beaucoup de blessés plus au moins grièvement. Un pauvre gars a le visage en charpie, il gémit sans cesse. Un autre a eu le crâne percé au dessus du nez par une balle ou un éclat. Il a cependant le moral et nous amuse, narine bouchée, à souffler de l'air par le front. Peu banal.

Noël 1945, je le passe sur un lit d'hôpital. Ma jambe ne démange terriblement. Je prends un couteau et coupe mon plâtre sans en demander la permission au toubib. Quel savon !... convalescence de quelques jours dans une villa aux abords de Saïgon. Le général LECLERC vient nous rendre visite, et s'informe de notre état. Poignée de mains mémorable.

### JANVIER 1946

Je pars vers TAY-NINH rejoindre ma compagnie, et retrouve avec plaisir les copains, VITTY, KATZ et PERRODIN. Un camarade manque, PICHARD, il a été tué lors d'une embuscade dans les environs. Il voulait dégager cette même route, de la même façon qu'il m'était arrivé de le faire un mois auparavant. Une première balle l'a blessé, et une autre l'a tué, alors qu'il cherchait à se mettre à l'abri. Ironie du sort, quelque temps avant, il n'avait plus le moral. Je vais me recueillir sur sa tombe.

Notre action dans la région de TAY-NINH consiste à maintenir l'ordre, à patrouiller en half-track, à tendre des embuscades de nuit. Pour cela nous avons reçu des combinaisons japonaises. Le tissu très serré nous protège des piqûres de moustiques. L'inconvénient de ce vêtement, c'est qu'il est comme les japonais, un peu court de jambes.

Nous sympathisons avec la population cochinchinoise. On y trouve également des cambodgiens. La frontière n'est pas loin. Il y a un certain métissage (comme partout, ces métis, sont mal-aimés). Nous logeons dans un petit bâtiment assez confortable, sans lit. Les annamites eux dorment sur de grandes tables basses, en s'enroulant dans une natte de bambou.

Nous avons un cuisinier chinois qui nous fait souvent du « ri2 su gras avec porc ou poulet » et invariablement le même hors d'œuvre, tomates et concombres. Cela nous change du pudding anglais.

Près de notre logement se trouve une fumerie d'opium. Un silence complet y règne. Des chinois, comme des ombres, s'affairent à préparer la pipe, qui est, d'après ce que j'ai vu, un tube de bambou, avec au centre un orifice minuscule en forme d'entonnoir. L'opium, prélevé dans un pot avec une fine baguette est chauffé à blanc. On l'introduit dans la pipe et on le présente aux drogués qui, allongés sur des tables basses, aspirent longuement à la recherche du paradis artificiel. Près de nous, un théâtre avec des acteurs en longues tenues multicolores et des

masques grimaçants, vous promènent dans l'irréel.

Les jours passent. Remise en état des ponts et patrouilles. Nous avons aussi pour mission de dégager les abords des routes des taillis et arbustes, pour prévenir les embuscades des Viets.

Un temple Caodaïste se trouve dans la région de TAY-NINH, les adeptes de cette religion nous apporte une main d'œuvre assez nombreuse, mais pas tellement efficace. Nous employons souvent le mot (Maoulen ) ce qui veut dire, plus vite, afin de les faire s ' activer uni « peu.

Malgré la mort de PICHARD, mon séjour a TAY-NINH, restera pour moi le meilleur souvenir en Cochinchine.

Les patrouilles dans les villages nous ont appris des tas de choses sur le mode de vie et coutumes de la population rurale.

Un jour que nous étions en patrouille, de la terre fraîchement remuée au centre d'un village m'intrigue- Nous creusons, et surprise!., nous déterrons une énorme tête de tigre récemment abattu. Il nous arrive également de trouver, en forêt, des squelettes de gens morts, dévorés par les fourmis rouges, terriblement voraces, qui ont vite fait leur travail de fossoyeur.

Nous quittons définitivement TAY-NINH et rejoignons le camp Drouet. De nouvelles troupes sont arrivées de France. Les japonais semblent partis. Il est question d'un prochain départ pour le TONKIN. Une fois de plus, c'est l'aventure qui nous attend.

### 1<sup>er</sup> MARS 1946

Nous embarquons sur le « CEPHEB » un cargo de moyen tonnage avec âmes et matériel. C'est une vraie armada, qui, du cap Saint Jacques prend la route de HAIPHONG. Une vingtaine de navires nous accompagnent, du croiseur, porte-avions, aviso, au transport de troupe. Nous sommes plusieurs milliers.

Quelques jours plus tard, la flotte est en vue de la baie d'Along.

Nous empruntons la passe qui doit nous permettre d'arriver au port d'HAIPHONG.

Tout à coup, c'est le drame provoqué par les Chinois qui occupent le Nord de

L'Indochine jusqu'au seizième parallèle, en somme le Tonkin.

Arrivés à portée de leurs canons, nous subissons le feu de leurs batteries côtières. Pour eux la partie est belle. Nous recevons l'ordre de ne pas riposter. Un navire est la proie des flammes. Un bon nombre de ses occupants saute à l'eau.

Le « Céphée » sur lequel nous sommes a la coque trouée par un obus qui se loge dans une ambulance. Fort heureusement, il n'explose pas, mais cependant tue un soldat.

Allons nous nous laisser massacrer sans riposter? Ordre est quand même donné de riposter. Le croiseur « TRIOMPHANT » s'en charge.

Le tir est guidé par le lieutenant de vaisseau Favin-Lévêque qui remplace au poste de télépointage

deux gars qui ont été mouchés par les chinois. Il tire plusieurs salves qui font taire les canons chinois.

Un stock de munitions est touché.

Pendant une partie de la nuit, ce sera un vrai feu d'artifice.

Le porte avions « Béarn » ajoute à cette féerie nocturne en balayant le ciel de ses puissants projecteurs.

Nous passons deux jours à bord, surveillés par des jonques anamites armées de canons, en attendant qu'un compromis soit trouvé avec le général chinois qui est venu avec une délégation sur le croiseur Emile-Bertin où se trouve le général Leclerc.

Nos morts sont enterrés dans le cimetière marin de la baie d'ALONG.

### 6 MARS 1946

Le « Céphée » est à quai. Nous débarquons le matériel et sommes cantonnés dans 1 » importante cimenterie de Haïphong, Quelle poussière!..

Nous faisons connaissance avec la ville et le port qui grouille de sampans, petites barques avec un toit de bambou. Dans ces sampans, vivent des familles tonkinoises avec tout ce qu'elles possèdent.

### 19 mars 1946

Nous quittons sans regret la cimenterie, et en route vers la capitale, HANOI, siège du président HO-CHI-MINH. Nous y arrivons assez facilement par une route en très mauvais état. Avant l'arrivée, nous traversons le fleuve rouge par le pont Doumer qui enjambe le fleuve. Il a une portée de 1800 mètres.

Quatre mille résidents français nous acclament follement et nous font une haie d' honneur dans les rues que nous traversons. Par contre, les chinois nous prennent pour des intrus et sont plutôt menaçants. Ils ne nous font pas peur. Nous nous moquons de leurs tenues hétéroclites : casquette d'aviateur, veste de sortie, short, bandes molletières, et souvent pieds nus. C'est d'un ridicule!

Les soldats tonkinois, ceux-là qui s'infiltraient en Cochinchine pour nous harceler, ont ici leur armement et leurs casernes. Nous avons décidé de cohabiter, suite aux accords de Fontainebleau, qui prévoyaient, à court terme, l'indépendance du Tonkin. Accords qui ne seront pas respectés par le gouvernement français.

Notre colonne de blindés arrive à la citadelle de HANOI. Immense camp retranché. Le séjour qui nous attend va être assez long et plutôt pénible. Beaucoup de cas de dysenterie amibienne, et une

chaleur étouffante provoquant, ce qu'on appelle ici la bourbouille. Des tas de petits boutons sous les aisselles et entre les jambes, qui occasionnent des fortes démangeaisons.

Nous ne sommes pas très éloignés du centre de la ville. Des pousse-pousse alignés à l'entrée de la citadelle attendent, comme les taxis de chez nous, les clients, et pour une ou deux piastres vous promènent au pas de course au centre de Hanoi.

Nous allons faire une tournée de magasins à la recherche de quelques babioles souvenir, ou siroter une tomate à la terrasse d'un café, comme A Saigon. Beaucoup de marchands ambulants dans la rue. On y trouve des choses étranges. J'ai même vu dans un genre d'officine, vendre un genre de liqueur, provenant d'un grand récipient de verre rempli de serpents. On peut douter de l'efficacité d'un tel remède.

Les rues tonkinoises sont hautes en couleurs. Du drapeau Viêt aux banderolles qui pendent aux façades des boutiques toutes bariolées d'écriture chinoise.

Certains marchands ambulants font eux mêmes les cigarettes qu'ils vous vendent. C'est un affreux tabac au goût âcre que je n'apprécie guère. Nous trouvons également des cornes de buffles sculptées ainsi que des coffrets laqués sertis de nacre.

Au cours de ce mois, nous perdons un lieutenant qui meurt du choléra.

Depuis mon arrivée à Hanoi, je suis affecté comme chauffeur, sur un char Koufra.

Je quitte non half-trak ainsi que mes bons copains, VITY, KATZ, PERRODIN, pour me retrouver avec l'adjudant CHAIX, le sergent chef MAGRI, EZAOUI et un autre dont je ne sais plus le nom. Une bonne équipe.

L'apprentissage de conduite du char me demande peu de temps, changement de direction par blocage d'une chenille, grâce à deux leviers remplaçant le volant. Deux moteurs pour la traction. Confort minimum.

Pâques sanglantes, ce dimanche 1946. La scène se passe à la hauteur du petit lac. Un camion transportant des militaires chinois accroche un Dodge de chez nous. Le chef de bord descend du véhicule pour demander une explication aux « chintoks ». Il est froidement abattu. Les autres occupants du Dodge sont à leur tour tués par les soldats chinois descendus du camion. C'est le signal d'une bagarre préméditée, puisqu'une scène identique se passe à HAIPHONG.

De tous leurs postes, les militaires chinois, tirent sur nos soldats désarmés.

Pour ma part, je suis resté de garde à la citadelle avec l'équipage du char.

Ordre nous est donné de rejoindre, avec notre blindé, une position stratégique. C'est en fait, face aux P.C. chinois que nous pointons notre canon.

A 50 mètres à peine de nous, un canon chinois prend position.

Qui va tirer le premier? Il faut dire, qu'un des nôtres blessé dans la fusillade a été fait prisonnier et se trouve dans le quartier général adverse. En fin de compte, après maints pourparlers, et devant

notre détermination d'employer la force, les chinois libèrent leur prisonnier.

Nous restons un bon moment, le canon du char prêt à faire feu, car la fusillade n'a pas encore cessé en ville, et ne repartons que lorsque le calme est revenu. Notre sang-froid à tous, a permis de limiter les dégâts.

Plus tard, j'ai l'occasion de voir HO-CHI-HINH passer près de moi. Il rentrait dans la citadelle avec son inséparable Giap, commandant de l'armée vietnamienne. Un groupe de personnalités les accompagnait.

Il faut dire que le climat de coopération Franco-Tonkinois a pris du plomb dans l'aile, Ho-Chi-Minh n'admet pas le revirement de la politique française, qui avait prévu, à brève échéance, une indépendance complète du Tonkin. L'amiral Thierry d'Argenlieu, anticommuniste notoire, nommé gouverneur d'Indochine, a su persuader le général de GAULLE de revenir sur cette décision.

Il pense à la mainmise communiste sur toute l'Indochine.

Le général LECLERC s'insurge contre ce manque de parole donnée.

Il est évincé et va regagner la France.

Autre fait qui montre l'animosité des Viets à notre égard.

Un soir, revenant d'un restaurant chinois en ville, nous sommes deux, nos poussettes sont stoppés par une foule hurlante qui leur reproche de transporter des soldats français. Ils sont molestés. On nous lance des pierres.

Devant le climat d'insurrection qui régnait depuis quelques jours, j'avais eu soin de me munir d'une grenade, mais n'ai pas eu la peine de m'en servir. (je n'en avais nullement l'intention). Nous repartons à pied vers la citadelle, heureux de nous en être sortis à si bon compte.

## 14 JUILLET 1946

Nous avons une prise d'armes et défilé qui se déroule sur le stade de Hanoi. Pour la deuxième fois, le général LECLERC vient nous faire ses adieux. Adieux très émouvants. Nous ne le reverrons plus, il se tuera plus tard en avion, effectuant une patrouille de reconnaissance quelque part dans le Sahara. C'est sur le croiseur Emile-Bertin dont il est question lors du débarquement de Haiphong que la dépouille mortelle de notre général sera acheminée d'Afrique vers la France.

## AOÛT 1946

Nous sommes chargés de protéger un convoi de ravitaillement qui se dirige vers LANGSON, du côté de la frontière chinoise. Les Vietnamiens pavoisent de plus en plus. Partout des drapeaux Etoile jaune sur fond rouge, les mêmes que nous trouvons dans les bases Viêt-minh en

Cochinchine Des arcs de triomphe aussi dans les villes que nous traversons. On sent une hostilité croissante.

Nous arrivons sans problème dans les environs de LANGSQN. On ne se frotte pas à un char, comme on pourrait le faire avec un vulgaire camion. Retour vers Hanoi. Peu avant la traversée du pont Doumer, un moteur tombe en panne. Le deuxième nous traîne tant bien que mal. Nous abordons le pont impressionnant avec ses 16.000 mètres. Au centre une voie ferrée, et de chaque côté, un passage pour les véhicules.

La voie est assez étroite, et dans le char» la visibilité est assez réduite, si bien, qu'au beau milieu du pont, je déplace les traverses de bois mobiles qui forment le tablier, et le char se retrouve le nez dans le vide au-dessus du fleuve rouge. Je n'ai que quelques centimètres de débat de chaque côté, une petite erreur dans le maniement des leviers, et le tour est joué. Après remise en place des traverses, nous sortons de ce mauvais pas.

Quelques jours plus tard, j'ai l'occasion de repasser sur ce pont avec un Dodge. Cette fois je vais convoier une « afate » jusqu'à Haïphong. Ce véhicule, aussi large que le char, passe aisément. Mais, à la sortie, rien ne va plus. Il fait nuit. Au lieu de continuer ma route, j'emprunte malencontreusement la voie de chemin de fer. Quelles secousses!... le véhicule bondit d'une traverse à l'autre, avant que je réalise ce qui n'arrive. Aucun dégât.

Vient ensuite octobre. Les patrouilles mixtes en half-track, moitié françaises, moitié vietnamienne, continuent, nous avons dû installer un grillage de protection sur les half-track de patrouille, ceci à fin de nous préserver des grenades parfois lancées sur le passage.

Au cours du mois, on demande des volontaires pour mettre sur pied, après un stage agricole, une plantation à 6LAO du côté de DALAT. Nous sommes plusieurs candidats, dont le copain Jean katz. Le matériel d'exploitation doit être pris aux Philippines. A quelques jours du départ, miné par la dysenterie, je renonce et c'est avec regret que je les vois partir.

Puis vient le départ du groupement MASSU, sauf ceux qui sont chargés de la passation du matériel à la relève. Je fais partie de ceux qui restent.

Je suis chargé de convoier une équipe au port de Haïphong. La route est défoncée et mon véhicule n'avance pas, si bien, qu'une fois de plus, la colonne nous file sous le nez. Il nous faudra cinq heures pour faire le trajet car la nuit est tombée. Nous retrouvons enfin les copains. Un adieu vite fait, et retour vers Hanoi. Il nous a fallu, entre l'aller et le retour, onze heures. La route était tellement en mauvais état que nous étions secoués et trimballés. J'en ai le dos tout épluché.

## 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1946

Messe à la cathédrale de Hanoï. Au cours de ce EOIS, nous disons adieu à la capitale. Cette fois, j'ai abandonné le volant, et c'est en passager que je reviens à Haïphong.

Du port, nous embarquons en direction de VAT-CHAY, un centre de repos qui se trouve sur une petite île en baie d'Along. Nous y passons une vingtaine de jours dans un site merveilleux, bien nourris, bien logés. Un vrai paradis.

Nous sommes près de HONGAI. Le temps passe entre la promenade et la pêche. Avec des lignes de fortune, nous péchons facilement le juju, poisson japonais, qui, au sortir de l'eau, se gonfle comme un ballon. Nous nous amusons à le faire péter d'un coup de talon. L'idée de goûter à sa chair ne nous est pas venue, heureusement car, par la suite, nous avons appris que ses viscères contiennent un poison, mille fois plus fort que le curare.

Nous avons l'occasion de visiter les curiosités de la baie d'Along, qu'on dit une des merveilles du monde, avec ses trois mille rochers de toutes Cornes, qui sortent de l'eau, en s'élançant verticalement vers le ciel. Une des grottes que nous visitons, s'appelle la grotte des merveilles. Une voûte immense avec des colonnes impressionnantes de stalagmites et stalactites, des inscriptions, certaines peut-être millénaires, écrites en différentes langues, sur les parois et noue sur les plafonds, qui pourtant sont très très hauts. C'est fantastique.

Avec notre I.C.M. nous louvoyons à travers des passes étroites et nous arrivons à la grotte des surprises. Difficile d'accès, mais combien impressionnante.

Notre séjour inoubliable à VATCHAI nous laisse bien loin de l'actualité tonkinoise, et des événements qui s'y préparent. La baignade et la douceur de vivre nous suffisent.

Et puis, arrive décembre. Une guerre qui va durer dix années se prépare. Plus question pour nous, de regagner la France.

On nous envoie en poste au sud de Haïphong. Nous, les blindés, nous sommes devenus des fantassins.

C'est une vraie guerre entre français et tonkinois.

A Hanoï et Haïphong, des atrocités sont commises contre les résidents français.

Nos soldats prévenus à temps à Hanoï, se sont retranchés, dans la citadelle.

Nous sommes cantonnés dans un petit fortin de fortune, ancienne fabrique de poteries. Le jour suivant, les Viets nous canardent au canon sans recul. C'est la première fois qu'une telle arme est utilisée. Fort heureusement, aucun de nous n'est touché. Les patrouilles que nous effectuons dans le secteur, ne donnent pas de résultat positif. Dès que nous approchons d'une localité, les chiens ont vite fait de donner l'alerte, et les Viets deviennent introuvables.

Pendant ce temps, les copains restés à Hanoï, ont fait preuve de beaucoup de courage. Le fils du général LECLERC a été blessé en déminant une route. Après une huitaine de jours, nous quittons notre secteur pour rejoindre Haïphong, Est-ce le retour en France ?

Nous sommes cantonnés dans le théâtre à HAIPHONG. La ville a été réoccupée par nos troupes. Pas facile d'en déloger les Viets, qui ont fait des ouvertures dans les murs de maisons-communicantes, es qui leur a permis de se sauver sans être repérés.

Je suis le témoin impuissant d'un drame à deux pas du théâtre. Un militaire électricien monte à un poteau pour une réparation. Hélas, il touche malencontreusement un fil sous tension, pousse un cri qui nous fait relever la tête. Il reste figé un certain nouent avant de retomber dans la couverture que nous avons tendue au pied du poteau. Malheureusement, aucun espoir de le sauver.

Départ pour le port de Haïphong. Nous allons prendre le bateau, non pour la France, mais pour un secteur à une trentaine de kilomètres de Haïphong vers le sud. Le bateau sur lequel nous embarquons, est un petit L.C.M., sorte de péniche de débarquement à fond plat. Nous avons embarqué un buffle, avec bien sûr l'intention d'en faire des beefsteacks, et en route vers une nouvelle aventure, sous le commandement du lieutenant Bail. Nous sommes une vingtaine. La traversée se passe mal. Notre animal s'agite, devient furieux et brise son attache. Un apprenti matador est gratifié d'une estafilade. Nous en viendrons cependant à bout, non sans mal.

Nous arrivons à bon port, et débarquons à DOSON, lieu de convalescence. DOSON est une presqu'île. Une bande de terre assez étroite la sépare du territoire occupé par les Viets. C'est là que nous cantonnons, avec pour mission, d'empêcher toute incursion ennemie. Ce sont d'interminables heures de garde nuit et jour. J'ai comme arme un fusil mitrailleur anglais. Nous avons placé un cordon de protection assez simple ; fil et boîtes de conserves vides qui nous avertiront si quelqu'un approche, mais ce sont plutôt les singes qui se font tirer dessus lorsqu'ils viennent s'empêtrer dans nos fils. Pour plus de sécurité nous avons piégé des grenades, et là, ce sont les Viets qui nous les fauchent sans les faire exploser.

Au cours d'une patrouille du côté viet, avant le jour, nous prenons un poste mais sans ses occupants, ils avaient eu le temps de déguerpir, ces insaisissables Viets.

Un autre jour, au cours d'une autre incursion, mon fusil mitrailleur entre en action contre un poste ennemi. La vie se passe ainsi : en escarmouches. Au cours de mon séjour à DOSON, je suis nommé caporal chef. C'est bon pour la paye qui passe du simple au double.

A notre armement, vient s'ajouter une mitrailleuse lourde et un mortier de 61 un, même calibre que celui que nous avons sur Marguerite de Cornouaille, pendant la campagne de France. Il va nous servir quelques jours plus tard. Une jonque vient mouiller dans le secteur, à environ 1 Km. Nous pensons qu'elle vient approvisionner les Viets, ceux-ci tirant des coups de feu dans l'intention de prévenir l'équipage de notre présence à DOSON. Mortier en batterie. Nous faisons feu en direction du bateau, qui, toutefois, a le temps de prendre le large sans être touché. Il faut dire qu'un mortier, dont le nombre de relais placés aux ailettes règlent la distance du tir, n'a pas la précision d'un canon.

Les jours passent pour toute la compagnie. Nous avons un vieux phono à manivelle. Un disque plus au moins rayé débite les chansons de Maurice Chevalier. Je me souviens vaguement du début (je ne suis pas celui que vous croyez, un voyou ou un dévoyé, mais non mais non Madame !... )

Noël approche, c'est le troisième que je passe à l'armée. Un petit colis, venu je ne sais d'où; est le bienvenu. Nous n'avons pas tellement le coeur à faire la fête, si bien que Noël se passe comme un autre jour, sans plus.

Un jour, quelques déchets à brûler, me font faire une flambée. Je suis baissé à souffler sur le feu, quand une balle, jetée sans le vouloir dans le brasier, explose. J'en ai le visage plein d'éclats.

Puis, un beau jour, nous sommes relevés. Départ vers le port de Haïphong sur le L.C.M., La traversée, sans le buffle à bord; se passe bien.

Dès notre arrivée à Haïphong, on nous met en garde contre une épidémie de choléra qui sévit dans la région.

Une jarre de taphia (rhum) est mise à notre disposition, car, paraît-il, il n'y a tel qu'une bonne cuite au rhum pour éviter l'épidémie.

Personne ne se fait prier. Après les durs Moments passés à DOSON, je crois, qu'il nous est permis de faire une java, autrement dit le repos du guerrier.

A Haïphong, nous retrouvons les copains qui étaient restés à Hanoï, dont l'adjudant CHAIX et MAGRIT, (ceux du char Koufra). Quelques uns manquent à l'appel.

Quelques jours plus tard, c'est l'embarquement au port de HAIPHONG sur un rafiot anamite, qui doit nous transborder sur un caboteur, qui, lui, nous fera rejoindre SAIGON.

Notre aventure n'est pas tout à fait terminée. Le bateau va son petit train, crachant des ronds de fumée. Il nous est permis, une dernière fois d'admirer les beautés de la baie d'Along.

Tout à coup, c'est le drame. Notre rafiot chinois talonne une roche sous narine, provoquant une voie d'eau dans la coque. Quelques seaux sont à bord. Ils nous permettent d'écooper en faisant la chaîne. Mais les seaux sont en bois et assez malmenés, si bien, qu'ils ont vite fait de rendre l'âme. L'eau continue de monter dans la cale, et le bateau commence à prendre de la gîte. Nous nous mettons en petite tenue, prêts à parer à toute éventualité, et pourtant, où trouver refuge? Les rochers que nous avons autour de nous sont un à pic dans l'eau. Pas question d'aborder. Cependant quelques membres de l'équipage sautent à l'eau. Le patron du bateau veut faire demi-tour. Nous serions peut-être revenus à Haïphong sans l'intervention du capitaine Podeur. Celui-là même qui s'était illustré en Afrique, durant la campagne de France, et qui avait été blessé lors de l'opération en direction de Tay-Ninh.

Il sort son coït et menace le patron du rafiot, qui n'a d'autre solution de continuer sa route.

Et tout à coup, miracle, un porte avions se profile entre deux rochers.

La Gîte du bateau est telle que nous avons du mal à nous tenir debout sur le pont. Malgré tout, le moteur n'est pas noyé. Nous réussissons à accoster au porte-avions, le « DIXMUDE » je crois.

Avec ses puissantes grues, il soulève notre petit rafiot, et le vide de son eau. Un calfeutrage sommaire est fait, et nous repartons à la recherche de notre cargo (un chaleureux merci à notre sauveur).

Nous le trouvons enfin, et embarquons en laissant le patron de la jonque se débrouiller avec son avarie.

Pour regagner Saïgon, nous longeons la côte indochinoise et arrivons en vue du cap Saint Jacques/ non sans avoir essuyé un sérieux coup de tabac, en mer de chine? C'est de là, que nous apercevons l' »Ile de France ». Notre cargo paraît bien minus à côté de ce géant des ners.

Nous débarquons au port de Saïgon avec notre paquetage et rejoignons un cap de transit. Cette fois, ce n'est pas le canp Drouet.

Je sais que des amis de jeunesse de non pays de LANGUEUX sont dans le secteur ainsi que le lieutenant ROBIN qui doit se trouver à Saïgon. Les autres Henri Guéno et Yves Gouè'lo sont à la base d'aviation de TANSNNUT. Je m'y rends an stop, et ai la chance de trouver l'un d'eux, Yves GOUELO.

Je l'emène à Saïgon passer l'après-midi, et faire une petite java, avant de quitter l'Indochine. Nous allons passer la soirée chez le lieutenant ROBIN qui, après avoir participé aux opérations de Cochinchine, est à l'intendance et habite une villa avec sa femme et son fils.

Nous sommes cordialement reçus et évoquons nos souvenirs tandis qu'un boy, silencieux comme son ombre» nous sert un bon repas. Il se fait tard, Yves ne rejoindra pas sa base ce soir, car je l'emène passer la nuit dans notre carrt .

Le lendemain, nous quittons la Cochinchine qui m'a laissé tant de souvenirs, avec une pensée émue pour ceux qui sont tombés sur cette terre lointaine.

Nous embarquons sur le paquebot « ILE DE FRANCE » qui, avec ses 200 mètres de long a. été un des fleurons de la Transat. C'est un peu la caserne, discipline en moins bien sûr, couchettes superposées par quatre.

Le retour est rapide et sans problème majeur, si ce n'est un échouage dans le canal de Suez, à un endroit qui fait une légère courbe. De puissants remorqueurs nous sortent de cette mauvaise passe.

A l'entrée du port de Toulon, où nous devons débarquer, notre navire croise un bateau qui emmène le président de la république en Algérie.

Je suis démobilisé dans les jours qui suivent. Avec na permission de détente, j'aurais passé trois ans dans une unité combattante.

Deux jours à Paris, le temps d'acheter un costume civil, une montre, et quelques vêtements, et retour à LANGUEUX.

Quelques semaines plus tard, j'ai revu notre lieutenant Hail de DOSON, ainsi que deux copains, CHAIX et MAGRIT, qui étaient avec moi sur le char. EZAOUI va retourner au Tonkin travailler dans l'import export.

Un bataillon de parachutistes a été formé à la caserne Charner. C'est là que se trouvent les anciens compagnons d'Indochine.

Ils ont rempli dans les paras. Que sont-ils devenus ?

Au mémorial des morts d'Indochine qui doit être inauguré à Fréjus cette année, j'aurais peut-être la réponse.